

Éloge de la philosophie

Alain Badiou

Éloge de la philosophie

Roman – Théâtre - Leçons

Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2023
ISBN : 978-2-0804-2110-4

Avant-propos

Le dialogue qui suit provient de papiers contenus dans une malle abandonnée, qu'au moment de la fermeture d'une petite gare provinciale quelques jeunes amis avaient trouvée le long d'un mur, et que personne n'a jamais réclamée. Ils m'ont offert, non sans une cordiale ironie, une photocopie de ce dossier, faisant semblant de croire, en fonction de certains indices, que c'était peut-être, de ma part, « une tentative ratée ».

Le texte original était écrit dans une langue assez étrange, mixture d'anglais, de grec ancien, de proverbes espagnols, de phrases allemandes et d'une bonne dose de français, en général assez approximatif. Certaines notations, dispersées et fragmentaires, semblent indiquer que ce brouillon date des années 90 du dernier siècle. C'est une énième tentative dans un genre depuis longtemps saturé : le faux dialogue platonicien. Il me semble du reste évident que le meneur de jeu, un certain professeur Tocéras, qui se présente comme « un Espagnol de l'armée en

Éloge de la philosophie

déroute », n'est qu'une anagramme de « Socrate », à l'accent aigu près.

J'ai jugé qu'une sorte de restauration textuelle, dans l'unique langue française, de ce sympathique débris, serait au bout du compte un légitime hommage rendu aux efforts accomplis par le dérouteré Tocéras, pour justifier une vocation inauguralement inscrite dans son nom propre.

Je veux ici souligner un point important : on peut vraiment considérer Isabelle Vodoz comme un co-auteur (une co-autrice ?) du présent livre. D'abord, elle en a fourni le matériau initial en traduisant les nombreux passages écrits en allemand ou en anglais, et en s'associant à mes efforts pour ceux qui étaient en grec ancien. Ensuite, elle a continument participé à la mise en ordre et à la correction du montage qui faisait passer du désordre inquiétant des fragments initiaux à un livre lisible en sa continuité narrative. Enfin, elle a corrigé sans la moindre pitié les étourderies ou approximations que je laissais subsister dans la rédaction finale du texte.

ALAIN BADIOU

Personnages

Le parleur : Tocéras

L'adversaire : Clésacalli

Les auditeurs qui prennent la parole : After (John), Amantha, B'adj Akil, Glauque (Rémi), l'Inconnu, l'Inconnue, Isamuta (Delphine), Thijud (Diane), Xi La Pong.

Les auditeurs qui ne prennent pas la parole : n'importe quel lecteur de ce livre.

Le premier jour

Longeant un maigre et pâle torrent, le « professeur » Tocéras, qui, avant d'être embauché dans l'Institution Instituée en tant qu'Instituante, la fameuse I.I.I., n'avait jamais rien « professé », se demandait mélancoliquement pourquoi, dans notre monde, on parle partout anglais, ou en tout cas des approximations de cette belle langue, que lui, pourtant parleur professionnel – à l'I.I.I., on disait « parleur », jamais « professeur » –, n'avait jamais réussi à parler. Il pensait-parlait tout haut, Tocéras, dans la douceur du clapotis : « Évidemment, on pourrait dire qu'en un certain sens, il n'y a qu'un seul monde, celui du commerce international et de son soubassement capitaliste. Et si, véritablement, il n'y a qu'un monde, il n'est pas étonnant qu'il n'y ait qu'une langue de ce monde. Et pour des raisons d'histoire et de puissance impériale, cette langue, c'est l'anglais, ou un patois dérivé, comme l'américain... »

Mais Tocéras avait l'habitude, surtout quand il était seul le long du torrent, de se contredire, et ce,

Éloge de la philosophie

d'autant plus qu'il admirait fanatiquement la formule de Socrate : « La seule chose que je sais, c'est que je ne sais rien. » Dans « le fort de son intérieur », comme disait le sapeur Camembert, il continuait, tout en enjambant d'urticantes orties, sa méditation langagière : « C'est un problème, un vrai problème ! Parce que la philosophie est censée prendre en considération toutes les différences, et singulièrement méditer sur la multiplicité des peuples et des cultures. Allons-nous donc parler cette langue unique, pour la seule raison que nous sommes internes à la mondialisation capitaliste contemporaine ? Ne serait-ce pas une capitulation ? »

Tocéras fit alors un petit bond de joie : « Nous retrouvons notre éternel problème : nous devons parler anglais, mais pourquoi ? Voilà ! La philosophie, c'est demander toujours "pourquoi". Eh bien, avant tout parce qu'aujourd'hui nous devons adresser la philosophie à d'autres, à tous, et que, en gros, aujourd'hui "tout le monde" parle anglais. Cela ne vaut naturellement pas pour la vie de tous les jours, là nous parlons français, allemand, espagnol, bambara, persan ou japonais, ou une autre des centaines de langues qui existent, langues dont à cet égard on peut dire que toutes, au regard du cours de l'existence, présentent le même intérêt intrinsèque que l'anglais. Mais pour adresser la philosophie à ceux qui ne parlent pas votre langue, il faut aujourd'hui parler anglais, il faut être traduit en anglais. »

Le premier jour

On arrivait près du vieux moulin. Une petite chute faisait éternellement tourner les débris d'une roue autrefois chargée de fournir au village de Foos-en-Sus une trébuchante électricité. C'est dans ce moulin que se réunissaient les auditeurs du parleur (à l'I.I.I, on ne disait jamais « élève », ni même « étudiant », mais toujours « auditeur »). Et pour ce qui était de parler, le parleur Tocéras était en piste : il allait continuer pour sa petite troupe d'auditeurs sa méditation sur la langue anglaise. En tant que parleur, il avait déjà ruminé, le long du torrent, la considération centrale de sa parlerie, telle qu'il comptait la parler dans le moulin-parloir.

Et d'attaquer ainsi :

— Le problème de l'hégémonie contemporaine de la langue anglaise est très concret mais également très profond, car il concerne la relation – aujourd'hui, dans « notre » monde – entre la philosophie et l'universalité. Pourquoi ? Eh bien, parce qu'il faut se demander d'abord si l'universalité de la philosophie s'explique par son inscription dans le monde tel qu'il est, ou bien si elle est universelle précisément parce qu'elle ne se situe pas complètement à l'intérieur du monde tel qu'il est, parce qu'elle se situerait dans un monde qui, en quelque sorte, n'existe pas, un monde – selon des opinions opposées – soit imaginaire et vain, soit plus réel que tous les mondes situables dans la réalité.

À cette attaque, un auditeur italien nommé Clésacalli, déjà réputé pour son insolence, répond

Éloge de la philosophie

par une courte mais dure contre-attaque, directement branchée sur la question de l'existence :

— Y'a beaucoup d'gens pour dire que de toute manière la philosophie sert à que dalle, puisque, d'ailleurs comme vous le dites vous-même, le monde de la philosophie, c'est une abstraction qui n'existe pas.

Tocéras, impavide, branche, lui, sur l'objection elle-même, le courant électrique de sa pensée :

— Pas mal vu, Monsieur Clésacalli. Vous me fournissez un argument supplémentaire ! Nous pourrions en effet vous répondre en disant que, bien au contraire, la philosophie est utile justement parce que le monde de la philosophie n'est pas exactement le monde tel qu'il est : le vouloir philosophique et la langue où se dit ce vouloir se situent en effet entre le monde tel qu'il est et le monde tel qu'on désirerait qu'il soit. Pour moi la philosophie circule entre deux approches. La première envisage le monde tel qu'il est, un monde que nous devons connaître, et dont nous devons proposer une vision claire. La seconde, qui considère le monde à partir de ce qu'on pourrait nommer le désir philosophique, nous entretient de ce que le monde pourrait être.

Alors une auditrice, une fidèle parmi les fidèles, une Grecque nommée Amantha, juge qu'elle peut non seulement soutenir le parleur, mais, simultanément, ramener sa parole vers son point de départ, nommé la question de l'anglais :

— À partir de là, on peut revenir à la question vraiment vitale posée dès le début par Monsieur

Le premier jour

Tocéras, à savoir : dans quelle langue se parle et s'écrit la philosophie ? Ce n'est pas seulement une question grammaticale et logique, portant sur la structure des langues, c'est une question qui porte plus précisément sur le problème de savoir dans quelle langue la philosophie existe, si je peux dire, le plus efficacement. On peut y répondre en disant que la philosophie existe aujourd'hui dans la langue dominante qui est celle de la mondialisation capitaliste, et que, si elle accepte d'être à l'intérieur du monde tel qu'il est, elle est obligée de parler cette langue universelle d'aujourd'hui, c'est-à-dire une espèce d'anglais abâtardi, un jargon international et commercial issu de la langue anglaise.

Tocéras est toujours ravi quand la subtile et belle Amantha vient à son secours, et il n'aurait pas décliné qu'elle aille plus loin dans cette voie, par exemple, qu'elle sublime le « secours » dans la notion trouble de « sympathie active ». Mais il sait aussi ne rien montrer de ses émotions, sinon, rarement, par de minimes nuances des inflexions de sa voix. Cette fois cependant, il commence sa réponse avec une dose d'enthousiasme quelque peu suspecte :

— Vous êtes remarquable, Amantha, vous êtes comme une bergère qui sait toujours faire revenir ses brebis égarées vers le troupeau. Avec vous, l'expression vulgaire « revenons à nos moutons » indique une authentique discipline de la pensée. Cependant je ne pense pas que nous puissions nous contenter de cette obligation, si réaliste qu'elle semble.

Éloge de la philosophie

Ce n'est pas, en effet, une possibilité réellement créatrice. La vraie logique créatrice à laquelle la philosophie devrait se soumettre consisterait au contraire à inscrire le réel de la philosophie non dans la langue dominante, mais dans la totale multiplicité des langues. Qu'est-ce à dire ? D'abord que la philosophie n'est pas réductible à une seule langue, car si c'était le cas, si elle ne s'exprimait que dans une langue particulière, elle ne pourrait certainement pas être universelle...

À ce moment, Clésacalli croit possible de bloquer la machine, de couper la chique au parleur :

— Chacun et chacune parle dans sa langue, c'est pas plus compliqué, et le philosophe fait pareil. Après on traduit si on veut...

— Allons, Clésacalli ! Ne faites pas l'ignorant ! riposte Tocéras. Je suppose que vous connaissez l'exemple de Heidegger. Il ne s'est pas contenté d'écrire en allemand ! Il a osé déclarer que l'allemand était aujourd'hui, après le grec ancien, la véritable langue de la philosophie, et qu'on pouvait dire quelque chose du genre « l'être parle allemand ». C'est là une position purement nationaliste, au sens fascisant du terme. Pour moi Heidegger est un grand philosophe, mais cette position spécifique concernant la langue de la philosophie est en totale contradiction avec l'universalité de la philosophie, avec le fait de reconnaître qu'un Sujet existe auquel la philosophie s'adresse, un Sujet qui est l'humanité en tant que telle, et non pas l'humanité dans une

Le premier jour

langue, dans une culture spécifique, dans l'emballage d'un nationalisme mental. La philosophie, au sens où je l'entends – et c'est pour moi une condition de son existence –, est impossible si l'on ne reconnaît pas qu'il existe quelque chose comme l'humanité en tant que telle. Naturellement il y a toutes sortes de cultures et de différences, car l'humanité est une multiplicité complexe, mais cette multiplicité doit être d'abord reconnue dans son unité fondamentale, sauf à y distinguer des sous-hommes, ou des sous-nations, ou un « sexe faible », ou des « races » maudites, ce qui installerait aussitôt l'infamie dans la philosophie. Pour prendre un mot plus technique, il y a quelque chose comme une humanité *générique*, une humanité qui n'est pas réductible, en tout cas pas immédiatement, à ses différences immanentes, ni à telle ou telle de ses particularités. Et donc, quel que soit le dialecte dans lequel elle s'exprime, la philosophie, parlant de l'humanité à l'humanité, traverse toutes les langues existantes, y compris celles qui n'existent pas encore ou celles qui ont disparu.

Le nommé Rémi Glauque, un de ces fervents disciples parfois exposés au risque de se croire plus en accord avec la pensée du Maître que n'en est capable le Maître lui-même, se lève alors pour introduire, dans son style qui vise au grandiose, une fatale nuance :

— Il est évident que selon votre propre vision, on doit concéder que l'énoncé infiniment suspect

Éloge de la philosophie

« la philosophie ne parle qu'une seule langue, qui est aujourd'hui l'anglais » peut évidemment s'entendre de deux façons. Premièrement, on peut dire que nous sommes obligés de parler anglais, non pas parce que l'être parle anglais (malheureux être !) – comme on a pu dire qu'il parlait allemand ou grec ancien ou sans doute aussi chinois –, non pas pour cette raison en quelque sorte prétendument issue de l'être-vrai de l'être, mais parce que, dans le monde tel qu'il est, nous y sommes obligés. C'est une nécessité d'aujourd'hui, une contrainte empirique, qui n'a aucune espèce de valeur philosophique. Et puis vous avez l'autre position, celle de Heidegger, qui est également celle de Leibniz – c'est donc très important dans l'histoire allemande –, à savoir que nous devons aujourd'hui parler anglais pour des raisons ontologiques, parce qu'il y a quelque chose de fondamental dans la relation historique entre l'être en tant qu'être et une époque donnée, relation qui se reflète dans le discours de la pensée.

Tocéras comprend immédiatement, rien qu'au sourd murmure approbateur qui lui semble monter, comme une fumée de silence, de la petite foule des auditeurs, qu'il faut se montrer noblement sévère. Il respire à fond, prêt à courir un marathon des arguments :

— À vrai dire, nous soutiendrons, mon cher Glauque, qu'aucune des deux orientations – que vous n'éclairiez pas en choisissant précipitamment la seconde – n'est bonne pour la philosophie. La

Le premier jour

première parce qu'il y a en effet quelque chose d'abstrait dans le fait de dire que la philosophie doit parler anglais dès lors que le monde contemporain l'y oblige. Je comprends bien sûr que ce soit une nécessité de parler anglais dans le monde des affaires, mais la loi de la philosophie ne saurait être la loi des affaires, après tout, la philosophie n'est pas une affaire parmi d'autres. Le vrai problème, voyez-vous, est de savoir si la philosophie est capable d'être une exception. Par ailleurs, l'idée que nous devrions parler uniquement notre propre langue, qu'on oppose parfois à l'idée abstraite que tout le monde devrait parler anglais, revêt aujourd'hui la forme d'une réaction nationaliste devant la mondialisation. Cette contradiction entre l'universalité abstraite, qui est en dernier ressort l'universalité de l'impérialisme, l'universalité des affaires, du capitalisme, etc., dont formellement le langage est l'anglais, et la réaction des différentes cultures contre cette universalité sous la forme de la seule affirmation de leur particularité, est sans doute la contradiction la plus importante du monde contemporain. La fidélité à l'histoire de la philosophie a toujours consisté à surmonter cette sorte d'enfermement, cette opposition entre l'universalité purement abstraite, oppressive, qui joue contre la vie des différents peuples, et la particularité purement réactive, qui s'affirme en tant que telle dans un combat contre cette universalité abstraite. Nous pouvons comprendre ce combat mais il est impossible à la philosophie de s'inscrire dans ce genre

Éloge de la philosophie

d'opposition. Elle ne peut assumer ni la vision abstraite du monde, la mondialisation, le « paisible » monde des affaires, ni la position, que je dirais obscurantiste, d'un Heidegger, pour qui l'être parle allemand, mais qui ne serait nullement meilleure si l'on affirmait que la philosophie doit parler italien, breton ou peul. Bref, nous devons refuser à la fois le « il faut parler anglais parce que le monde des affaires parle anglais », et le « je suis un philosophe allemand, donc je dois parler allemand ».

Clésacalli voit dans un court silence du Maître, qui reprend son souffle, une brèche par laquelle il peut s'introduire dans la citadelle des arguments :

— C'est pt'êtr bien vrai, votre argument, là, dans la Grande Philo, si elle existe, mais c'est totalement faux en politique. Là, faut parler la langue des gens à qui on cause, sinon on est cuit.

Mais le Maître a prévu cet assaut, et préparé sa contre-attaque :

— Merci, cher Clésacalli, de me permettre de poursuivre en vous contredisant sans pitié ! La contradiction linguistique dont nous parlons, loin d'être uniquement philosophique ou culturelle, est également une contradiction entre deux positions politiques. Pour l'une la mondialisation, les affaires du capital, le jargon anglais, constituent aujourd'hui le seul destin possible de l'humanité. L'universalité abstraite, paradigme de l'histoire de l'humanité dans son ensemble, est en fait, dans cette vision, celle du monde occidental, pour qui la seule possibilité

Le premier jour

envisageable est l'expansion universelle du marché mondial tel qu'il est. Nous vivons ainsi à l'intérieur d'un monde qui assume comme unique possibilité la continuation du monde tel qu'il est, moyennant bien sûr quelques petites améliorations, un peu plus de respect de l'environnement, par exemple une meilleure espérance de vie pour les crapauds ou les sauterelles, et une bonne dose d'égalité apparente entre les hommes et les femmes. Cette position politique est en fait la vraie position conservatrice, alors que nous avons coutume d'appeler « conservatrice » la position obscurantiste, celle qui affirme que nous devons revenir au monde d'autrefois, celui de la « famille », des vieilles lois (par exemple celles qui concernent la liberté sexuelle), revenir à la loi de Dieu et au vieux monde avec ses us et coutumes. Cette mélancolie réactionnaire est bien sûr une position sinistre et dangereuse, que nous devons combattre. Mais je dirais que notre ennemi principal n'est pas cette seconde position, que je nomme « obscurantiste », car elle n'est pas la position dominante. Notre ennemi principal est bien plutôt la position, aujourd'hui dominante, qui affirme qu'il faut, purement et simplement, continuer comme nous faisons, nous, les Occidentaux « démocrates », qu'il n'y a pas d'autre possibilité, car le monde, tel qu'il est, assure, sous notre direction, la paix des affaires, ce qui est le premier devoir des civilisations.

Amantha demeure perplexe :

Éloge de la philosophie

— Tout de même, mieux vaut une nouvelle sorte d'universalité, même affairiste ou boîteuse, un minimum de défense de principes communs, une sorte d'arrangement symphonique des singularités, que le retour aux nationalismes hargneux, aux religions locales et aux obligations familiales !

— Réfléchissez, chère Amantha, reprend Tocéras. Cette position, qu'on peut en effet nommer l'universalité du monde des affaires, est celle de pratiquement tous les gouvernements des grands pays d'Europe, des États-Unis, mais aussi de la Chine ou de la Corée... Comme toujours il y a entre ces États des contradictions, des différences, mais, fondamentalement, ce qu'ils ont en commun, c'est qu'ils soutiennent tous que c'en est fini de ceux qui voudraient proposer comme des possibilités réelles des visions complètement nouvelles de notre monde, alors qu'il ne s'agit que de fictions ou d'utopies. Aujourd'hui la tendance principale, dominante, consiste à affirmer que le monde tel qu'il est ne recèle en lui-même aucune autre vraie possibilité, si ce n'est de continuer dans la voie de la paix démocratique des affaires. Qu'il faille parfois en imposer la continuité par des guerres locales féroces n'est que le prix à payer. Au total telle est la définition philosophique qu'on peut donner de la position conservatrice contemporaine, dont le nom de cérémonie est « démocratie ».

— Mais ce sont nos ennemis directs qui ont cette idéologie ! intervient alors Rémi Glauque. La contra-

Le premier jour

diction principale est entre nous, disons de façon générale les socialistes, et ce monde de l'individualisme avec comme seule règle le profit maximal extorqué aux ouvriers ! À côté de cette position conservatrice, on ne trouve plus aujourd'hui que la position obscurantiste. C'est d'ailleurs en cela que réside un des graves dangers de notre situation. La position obscurantiste consiste à prôner moins la continuation du monde de la démocratie « moderne » que le retour à un bon vieux monde réactionnaire, un monde d'autrefois, ce qui équivaut à revenir à un mélange entre réaction religieuse et nationalisme agressif. C'est la position d'un certain islamisme, ou celle du président Trump aux États-Unis, ou à certains égards celle de notre Sarkozy, comme à coup sûr celle de la fille Le Pen, ainsi que, en Italie, celle de la Ligue du Nord, ou encore et certainement celle de Bolsonaro au Brésil, comme des cliques actuellement au pouvoir en Inde ou aux Philippines, sans oublier le clown Zemmour. Ce qui fait beaucoup de monde ! Que faites-vous, contre tout ça ? Quelle place réservez-vous à l'antifascisme, alors ?

— Dans la vision que j'ai du monde politique contemporain, répond en souriant Tocéras, la passion obscurantiste apparaît bien comme l'inverse apparent de la position libérale conservatrice, mais elle se situe exactement sur le même terrain, à savoir celui de la haine portée à toute autre hypothèse stratégique, et tout particulièrement à l'hypothèse

Éloge de la philosophie

communiste. La position conservatrice dominante affirme la nécessité de continuer le monde tel qu'il est, tandis que la position obscurantiste affirme que nous devons désirer un retour au monde du passé. Comme vous le constatez, dans les deux cas, il n'y a pas d'avenir qui puisse s'affirmer comme un changement radical des paramètres dominants, à savoir la garantie des affaires. Tout ce qui va dans ce sens est aussitôt identifié comme une utopie criminelle. Dans une certaine mesure, le temps d'aujourd'hui consiste à réduire le temps à un pur présent, à la continuation, à la transformation immanente du présent, voire à la résurrection du passé de ce présent. C'est de là que provient l'énoncé philosophique à la mode, énoncé qui prononce « la fin de l'Histoire ». C'est une idée qui, en un certain sens, est une vieille idée hégélienne : le monde historique est parvenu, notamment avec l'attelage du capitalisme et de la démocratie, à sa forme suprême. La philosophie est alors réduite au constat de cette fin, et à sa justification. Autant dire qu'on peut s'en passer, vu qu'elle n'est plus alors qu'une vaine mouture de l'idéologie dominante. Comme le disent de fringants idéologues contemporains : « Il est plus facile de penser la fin du monde que de penser la fin de l'attelage capitalisme/démocratie. » Dans ces conditions, philosopher, c'est bavarder.

Mais alors, Clésacalli, ravi de l'aubaine :

— Bien vu ! C'est quoi, la philosophie qu'est pas un bavardage ? La politique, c'est la colère et